

## Baudelaire lecteur de Laclos

Marguerite-Marie D. Stevens

Volume 5, Number 1, February 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036366ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036366ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Stevens, M.-M. D. (1969). Baudelaire lecteur de Laclos. *Études françaises*, 5(1), 3–30. <https://doi.org/10.7202/036366ar>

## BAUDELAIRE LECTEUR DE LACLOS

Condamnées au XVIII<sup>e</sup> siècle pour avoir révélé les vices d'une société corrompue, les *Liaisons dangereuses* le furent au XIX<sup>e</sup> au nom de la morale. Un jugement du tribunal correctionnel de la Seine ordonna, en 1823, « la destruction de cet écrit dangereux pour outrage aux bonnes mœurs ». En 1865, éditeurs et libraires furent traduits en justice pour avoir publié et vendu ce roman hardi<sup>1</sup>. « L'appréciation ridicule de la *Biographie Michaud* », fortement contredite par Baudelaire, nous rappelle l'opinion de ce début de siècle :

C'est un tableau de la plus odieuse immoralité, qu'on n'eût jamais dû dévoiler, même en supposant qu'elle fût réelle : car la publicité des ruses du crime en est peut-être plus l'instruction que le préservatif ... Quant au fond de l'ouvrage, il ne prête point à l'auteur une autre intention que l'exposition des mœurs de son temps, c'est au moins un jeu d'esprit sans objet ...<sup>2</sup>

À tout ceci, Baudelaire répond que les *Liaisons* sont un « livre de moraliste aussi haut que les plus élevés, aussi profond que les plus profonds ». Ses *Notes sur les Liaisons dangereuses* représentent l'ébauche d'une critique projetée en 1856, et pour laquelle il aurait résolu de se donner « beaucoup de mal ». Les toutes dernières notes semblent dater de 1866, puisque, comme l'a remarqué Jacques Crépet,

1. Choderlos de Laclos, *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Maurice Allem, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. xvii. Nous désignerons désormais cette édition par le sigle CLOC. Les sigles CBOC et NLD renvoient respectivement aux *Œuvres complètes* de Baudelaire, texte établi et annoté par Y.-G. Le Dantec, édition révisée, complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, 1873 p., et aux *Notes sur les Liaisons dangereuses*, que l'on trouvera soit p. 638-646 de cet ouvrage, soit p. 712-721 des CLOC. Les *Notes* de Baudelaire étant très courtes, nous avons omis leur pagination. Le sigle NLD suivi de chiffres arabes désigne les lettres de Laclos citées par le poète.

2. CLOC, p. 904.

elles furent « écrites sur des bulletins de souscription du *Parnasse contemporain* », et que c'est en 1866 que celui-ci fit son apparition<sup>3</sup>. Divisées en trois parties, les *Notes* nous offrent la biographie de l'auteur des *Liaisons*, des jugements de valeur sur l'intrigue et sur les caractères du roman, sur le siècle de Laclôs et sur celui de Baudelaire.

Nous tenterons, dans cette étude, de sonder et d'apprécier la pensée de Baudelaire sur les différents aspects de cette œuvre qu'il aimait beaucoup, pour mieux déterminer l'influence des *Liaisons* sur sa pensée. Cette influence est comme la pierre de touche d'un tempérament artistique en quête d'épanouissement; elle détermine la prise de conscience d'un idéal vécu, mais encore informe. Car c'est bien chez ce romancier du XVIII<sup>e</sup> siècle que Baudelaire a découvert, puis repensé les éléments essentiels du dandysme religieux qu'il pratiquait depuis longtemps déjà, sans guide, comme en témoigne, en 1866, *le Peintre de la vie moderne*. C'est donc un Laclôs interprété, transformé par Baudelaire, et souvent vécu par lui, que nous nous efforcerons de retrouver à travers le dédale de son œuvre de critique et de poète. Si, comme l'a dit Henri Peyre, dans sa *Connaissance de Baudelaire*, le poète connut et pratiqua Rétif, Laclôs et Sade, il est cependant raisonnable de considérer les *Notes* comme le résultat d'une lecture vivante et vécue des *Liaisons dangereuses*.

\*  
\*      \*

L'atmosphère littéraire et sociale de l'époque de Laclôs semble constituer la toile de fond sur laquelle Baudelaire désirait projeter son analyse de l'œuvre de Laclôs. Les romans libertins, plus ou moins avouables, pullulaient en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle et étalaient avec complaisance la débauche et les orgies de l'aristocratie. Bien que leur réalisme outré puisse être considéré comme une réaction contre les abus de l'idéalisme, il n'en représente pas moins les excès auxquels se livrait la classe dirigeante. Les romans de

3. *CLOC*, p. 903.

Nerciat, par exemple, nous permettent de comprendre pourquoi « les livres libertins commentent et expliquent la Révolution ... faite par des voluptueux » (*NLD*). Liberté, égalité, fraternité étaient pratiquées d'une manière fort divertissante par des marquises et des comtesses qui ne se piquaient point de vertu et enseignaient à leurs complaisants domestiques le catéchisme du libertinage :

Le domestique presque toujours bien de figure, seigneur de sa personne, enorgueilli de l'attention qu'on peut lui témoigner, vaut bien mieux pour le plaisir, est plus sûr exposé, soit pendant, soit après une liaison, à bien moins de disgrâce.<sup>4</sup>

Cependant, où trouve-t-on l'« énergie du mal » dans les romans de Nerciat ? Elle ne semble pas animer la jolie femme dont le « cri de guerre » est d'être « toutes à tous ». Les personnages ne s'absorbent point dans des considérations métaphysiques, ils ne vivent que pour leurs plaisirs. Baudelaire préfère « toujours en Revenir à De Sade, c'est-à-dire à l'*Homme Naturel*, pour expliquer le mal »<sup>5</sup>, car pour lui « le mal se connaissant était moins affreux et plus près de la guérison que le mal s'ignorant » (*NLD*). Mais cette explication réside dans l'opposition du bien et du mal nécessaire au maintien de l'équilibre général. Dès lors le mal étant aussi utile que le bien, la valeur morale des actions humaines n'est plus qu'un mythe, et l'on peut se livrer à l'un ou à l'autre selon son penchant<sup>6</sup>. Les vertus rousseauistes et le « moralisons, moralisons » d'une George Sand, que le remords et la soif de purification n'effleuraient jamais, ne sont qu'« ordures et jérémiades » (*NLD*). Mais un René éveille toute la sympathie de Baudelaire par sa lucide sincérité : « Je suis vertueux sans plaisir ; si j'étais criminel, je le serais sans remords » (*NLD*). Cette attitude vécue ou inavouée, n'était-elle pas déjà celle de la plupart des personnages de Laclos ? L'article de 1851, « Les drames et les romans honnêtes », ne laisse aucun doute sur le dégoût

4. Andrea de Nerciat, *l'Œuvre du chevalier Andrea de Nerciat*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1910, p. 206.

5. *CBOC*, p. 521.

6. Marquis de Sade, *Histoire de Sainville et de Léonore*, Paris, Union générale d'éditions, 1965, p. 69.

du poète pour la littérature vénale dont « la niaiserie a pris la place de l'esprit » (*NLD*).

Cette niaiserie se manifeste surtout dans l'amour, foyer d'hypocrisie. Alors que le XVIII<sup>e</sup> siècle reconnaissait son caractère volage, superficiel, le XIX<sup>e</sup> se leurre sur les sources de ce sentiment éphémère et le marque du sceau de l'absolu. À l'amour héroïque, chevaleresque, avait succédé l'amour badin, galant, et au souci des nobles sentiments, le souci de leur expression. Les bienséances et la pudeur avaient fait place à la commodité, à l'intérêt et au vice. L'on s'engageait sans amour, et souvent même sans goût. Baudelaire dit bien que l'« on se donnait alors beaucoup de mal pour ce qu'on avait être une bagatelle, et on ne se damnait pas plus qu'aujourd'hui » (*NLD*). La sensualité ne dépassait pas son domaine et la raison éclairait les rapports de ces amoureux du plaisir. Aucune dorure à leurs satisfactions passagères. Seul l'« amour de la gloire » était le levier de ces « guerre[s] de l'amour » où les batailles se livraient pour l'« amour de la guerre » (*NLD*). Le XIX<sup>e</sup> siècle, au contraire, s'abandonne à des chimères et s'éloigne de la vérité. À la brutalité et au cynisme, au libertinage, succèdent l'amour-passion, la fidélité. La raison, cette éclairceuse, est enfouie sous les sentiments. Saint-Simon avait proclamé l'origine divine de l'amour; George Sand vulgarisa sa théorie et plaça Dieu dans son lit. L'amour devint désormais l'affaire la plus importante de la vie, la raison de l'existence. La passion justifie tout, de par sa sincérité. Elle vient de Dieu, et puisque c'est lui qui la fait descendre dans les cœurs, l'homme doit se plier à ce souffle divin et le subir avec toute son imagination et sa sensibilité. L'amour est irrésistible, fatal et, de par ses origines, source de vertus: pureté, noblesse, générosité. Si Dieu fait naître l'amour, c'est aussi lui qui l'éteint. Sans honte et sans remords, le romantique s'abandonne à son caprice au nom de la Providence et vole d'amour en amour pour satisfaire aux trompeuses exigences de son moi. Voilà donc la « sensualité mystique » et les « sottises amoureuses du XIX<sup>e</sup> siècle » (*NLD*). Rien n'était plus éloigné de Baudelaire, pour qui « la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal*.

— Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté » ?

\*  
\*   \*  
\*

La lucidité des personnages des *Liaisons* ne pouvait que séduire l'esprit du poète, avide de vérité, de connaissance et de progrès intérieurs. Car c'est bien chez M<sup>me</sup> de Merteuil et Valmont que l'on rencontre la « conscience dans le mal », poussée à son paroxysme. Non moins poussée est l'ignorance d'une Cécile de Volanges et d'une M<sup>me</sup> de Tourvel. Ces deux jeunes personnes, l'une, encore au couvent à la veille de son mariage avec un inconnu et amoureuse du chevalier Danceny, l'autre, épouse toujours aimante d'un « être toujours absent », doivent toutes deux leur éducation sentimentale à la hardiesse du vicomte de Valmont. Ces deux conquêtes entreprises, l'une par soumission, l'autre par orgueil, sont animées par le souffle diabolique de la marquise de Merteuil, autrefois amante heureuse, mais retraitée volontaire de ce grand guerrier de l'amour.

Baudelaire est impitoyable envers Cécile, cette innocente de quinze ans « niaise, stupide et sensuelle. Tout près de l'ordure originelle » (*NLD*). Que connaît-elle de la vie, enfouie au fond d'un couvent, rougissant sous le regard des hommes, sans direction intelligente et ne pouvant révéler son désarroi à une mère distante, sévère et incompréhensive ? Pourquoi ne se serait-elle pas tournée vers M<sup>me</sup> de Merteuil pour obtenir le secours qu'elle recherchait ? Pouvait-elle deviner l'âme machiavélique de cette femme « parente et amie » de sa mère ? Elle n'a « ni caractère ni principes » (*NLD*, 38) solides, mais il semble pourtant que Danceny se laisse séduire par son hypocrisie. Baudelaire nous assure qu'il n'en est rien. Nullement prévenue contre Valmont, la pauvre petite ne l'aime pas, et son intuition s'effraie des machinations qu'il lui propose pour déjouer la surveillance de sa mère. Si elle cède, n'est-ce pas sur les instances du chevalier, qui la persuade que « cet homme vraiment aimable travaille à les réunir » ?

Doit-on accuser Danceney de la jeter dans la gueule du loup et reconnaître à Cécile cette « niaiserie » énorme dont l'accuse Baudelaire ? Dans *Mon cœur mis à nu*, encore informe en 1861, il manifeste une haine invétérée pour la jeune fille, où « la plus grande imbécillité [s'unit] à la plus grande dépravation »<sup>8</sup>. Le personnage de Laclos justifie-t-il ce cruel jugement ? N'est-ce pas plutôt, chez Baudelaire, la haine du vice s'ignorant et se pavanant sous l'apanage de la vertu, la haine de la jeune fille offrant à l'homme une façade hypocrite et trompeuse, de la femme qui réunit en elle « toute l'abjection du voyou et du collégien »<sup>9</sup> ? C'est bien la haine de la femme, ni inférieure, ni supérieure à l'homme, mais son égale dans la laideur originelle.

En quoi consiste donc la « niaiserie » de Danceney ? Il est probable que Baudelaire songe à la fadeur de ses relations avec Cécile, au ridicule respect qu'il éprouve, bien à tort, pour une future « machine à plaisir ». Mais c'est un « homme d'honneur » (*NLD*) qui se refuse à avilir l'objet de sa première passion et provoque en duel le séducteur de l'innocente victime. S'il « devient intéressant » (*NLD*), est-ce à cause de sa lucidité tardive ? Il ne nous attendrit guère. Comment pouvait-il ignorer la réputation de Valmont puisque, au dire de M<sup>me</sup> de Volanges, même les jeunes gens de son entourage craignaient « de paraître trop liés avec lui ». Naïf complice du sort qui s'attache à dégrader la femme !

Ne sommes-nous pas aussi en droit d'accuser M<sup>me</sup> de Rosemonde de complicité indulgente et maladroite ? Baudelaire oublie-t-il donc que ce « charmant portrait à barbes et à tabatière » (*NLD*) assiste impassible à la séduction d'une jeune femme vertueuse, confiante et s'abandonnant aux charmes de son hospitalité ? Oublie-t-il que, confidente de sa lutte héroïque contre un amour illicite, elle attise les sentiments de l'héroïne par des illusions mensongères sur la conduite de son intrépide neveu ? Baudelaire semble beaucoup plus impressionné par les sentiments égoïstes de M<sup>me</sup> de Merteuil, au sujet des vieilles femmes, que par la

8. *CBOC*, p. 1291.

9. *CBOC*, p. 1292.

passivité complice d'une personne expérimentée à laquelle M<sup>me</sup> de Tourvel se cramponnait de désespoir pour sauver une vertu chancelante. Ce « vieux pastel » est certes touchant par sa bonté, son indulgence et sa compassion. M<sup>me</sup> de Merteuil s'est-elle laissée entraîner par un désir de revivre des souvenirs de jeunesse ? Ou bien regrettait-elle d'avoir laissé échapper toutes les joies et les souvenirs de la passion pour ne connaître que les tourments de la délaissée vertueuse condamnée à son effrayante solitude ? Baudelaire s'adresse peut-être à elle, dans ses *Petites Vieilles* :

*Je vois s'épanouir vos passions novices ;  
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;  
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !  
Mon âme resplendit de toutes vos vertus !*

Quant à M<sup>me</sup> de Tourvel, elle l'émouvait. Et pourtant, ce « type simple, grandiose, attendrissant » n'est qu'une « femme naturelle », une « Ève touchante » (NLD). Simple, elle l'est certes par sa grande sincérité, par l'expression naturelle de toute sa personnalité. N'est-ce pas « l'image d'une gaieté naïve et franche » ? Un regard qui « annonce la joie pure et la bonté compatissante », « sa figure céleste, ce touchant embarras d'une modestie qui n'est point jouée »<sup>10</sup> : n'est-ce pas de tout cela, bien plus que des « paquets de fichus sur la gorge », que s'est enivré le misérable Valmont ? Sa sincérité et sa bonté sont si réelles qu'elle pardonne toutes les incartades de Valmont et accepte ses explications nébuleuses sur une conduite plutôt bizarre. Elle ne peut douter de la sincérité de son entourage, car le mensonge ne l'effleure pas ; elle estime la conduite des autres d'après la sienne et refuse d'accepter les soupçons de son amie M<sup>me</sup> de Volanges, car elle a rencontré « peu d'hommes qui parlissent des femmes honnêtes avec plus de respect » que Valmont. Lorsqu'elle fait épier ses actions, sur les conseils de cette amie, elle avoue être incapable « de penser que celui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu » ! C'est pourquoi elle accepte ses déclarations d'amour sans jamais en soupçonner la fausseté. « Grandiose », elle l'est

10. CLOC, p. 21.



certes, dans cette lutte contre elle-même, contre des sentiments affolants, contre un séducteur habile, soucieux de tactiques et de savants artifices. Elle se dérobe, résiste assez vaillamment et ne se rend que sous le poids accablant des circonstances. On a accusé la Présidente de faiblesse. Faiblesse de femme pour un homme aimé, qu'elle repousse et recherche tout à la fois, soupçonnant trop bien qu'elle n'a jamais connu « cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté » (*NLD*, 5) réservés à ceux qui s'aiment. Baudelaire ne voit là qu'une « femme naturelle », puisque pour lui :

La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable.  
Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du dandy.<sup>11</sup>

Comment peut-il réconcilier son mépris de la « femme naturelle » et son admiration pour cette « Ève touchante » ? Est-ce parce que « la femme ne sait pas séparer l'âme du corps », et qu'« elle est simpliste, comme les animaux »<sup>12</sup> ? La Présidente ne peut réprimer les manifestations physiologiques de sa détresse amoureuse et son corps subit les violents assauts de son âme. C'est bien en cela qu'elle s'oppose à la conception baudelairienne du dandy. Mais cette « femme naturelle » ne correspond pas tout à fait au personnage de Laclos. Pour l'auteur des *Liaisons*, « elle est, ainsi que l'homme, un être libre et puissant ; libre, en ce qu'il a l'entier exercice de ses facultés ; puissant, en ce que ses facultés égalent ses besoins »<sup>13</sup>. Jacques Crépet voit dans le *naturel* baudelairien l'antithèse du spirituel, c'est-à-dire des théories des Pères de l'Église, des jansénistes et de Joseph de Maistre poussées à leur extrême limite. Car la spontanéité de la nature devient pour le poète « le lieu non seulement du péché originel, mais du crime. L'instinct, c'est en nous la poussée de Satan »<sup>14</sup>. M<sup>me</sup> de Tourvel, spontanée, instinctive, est à la merci de Satan. Baudelaire ne fait donc aucune différence entre

11. *CBOC*, p. 1272.

12. *CBOC*, p. 1288.

13. *CLOC*, p. 407.

14. Baudelaire, *Journaux intimes*, édition critique établie par Jacques Crépet et Georges Blin, Paris, José Corti, 1949, p. 225.

une Cécile « tout près de l'ordure originelle » et la « naturelle » M<sup>me</sup> de Tourvel, « Ève touchante ».

Et Valmont, ce « don Juan vaniteux », manifeste-t-il « une haine de la vertu » aussi intense que Baudelaire le suppose ? Être bizarre, flottant entre le mensonge et la sincérité, ses principes et ses sentiments, il sacrifie la réalité à l'apparence. Il est sous l'empire de deux femmes, la Présidente et M<sup>me</sup> de Merteuil. Sa conquête n'a d'autre but que l'amour des obstacles dont « le succès doit lui assurer autant de gloire que de plaisir » (*NLD*, 14), mais son rôle de conquérant impassible se nuance d'admiration devant les grâces naturelles de la femme qui lui fait retrouver un paradis perdu, en lui rendant « les charmantes illusions de la jeunesse ». Il regrette donc ces illusions. C'est là que se manifeste « un reste de sensibilité » (*NLD*), dans ce désir de retour vers un passé pur et heureux. Car il est heureux, simplement en étant auprès d'elle, et s'il faut qu'elle se donne pour ajouter à son bonheur, il ne peut se résoudre à exploiter ces « heureuses témérités ». S'il lui raconte ses forfanteries, c'est pour éviter le choc irréparable des propos scandaleux, mais aussi pour « la tromper le moins possible ». M<sup>me</sup> de Volanges, amie et confidente de M<sup>me</sup> de Tourvel, met celle-ci en garde contre cette âme libertine qui « jamais n'eut un projet qui ne fût malhonnête ou criminel » (*NLD*, 9). Elle insiste sur le caractère satanique d'un homme qui « a choisi les femmes pour victimes ». Remarque justifiée, puisque Valmont fait le projet de ravir M<sup>me</sup> de Tourvel « au Dieu même qu'elle adore » (*NLD*, 6). Régner seul sur le cœur et sur l'esprit de cette femme, régner par le mal, la voir se rouler dans le remords, dans la crainte de l'enfer et malgré tout, rechercher l'apaisement à la source même de son malheur : tels sont les projets de ce Satan divin. C'est dans cet aspect diabolique, quelque peu étouffé au début de la passion de Valmont pour M<sup>me</sup> de Tourvel, que nous décelons l'influence de M<sup>me</sup> de Merteuil. Jalouse de cet attachement subit pour une dévote, M<sup>me</sup> de Merteuil le force à pousser à bout ses principes, l'accuse d'être amoureux, l'humilie et dirige sa vanité, pas à pas, vers l'ultime sacrifice. Baudelaire a cependant remar-

qué que Valmont est « généreux, toutes les fois qu'il ne s'agit pas des femmes et de sa gloire » (*NLD*), et là seulement. Sa charité est intéressée, et il verse volontiers dans la tartufferie pour anéantir les soupçons de la Présidente. Le plaisir qu'il recherche et qu'il ressent, est-ce bien celui de faire du bien ? C'est plutôt sur lui-même, que sur cette Présidente « image de Dieu », qu'il s'attendrit. Raffermissant dans l'impudence et le contentement de soi, il suit en cela la mode des « beaux » de son temps. « La recherche du pouvoir par le Dandysme » (*NLD*) ne s'avère guère plausible chez ce roué du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Malgré tout, en nous fondant sur la conception baudelairienne du dandysme, ne pouvons-nous pas retrouver chez le don Juan laclosien certaines qualités du parfait dandy ? Sans doute. Le dandysme de Valmont ne se manifeste pas dans le culte de soi-même, la perfection morale, la discipline de l'âme qui fortifie la volonté — aspects religieux du dandysme baudelairien — mais bien dans son rôle de conquérant, dans la perfection de son style, dans le « plaisir d'étonner » la marquise par ses savantes manœuvres amoureuses, dans « l'idée d'une puissance grondante, et sans emploi, ... d'une insensibilité vengeresse »<sup>15</sup>. Il « ne vise pas à l'amour comme but spécial », mais cultive l'« idée du beau »<sup>16</sup>, du parfait, dans la comédie de l'amour. Il se regarde vivre son rôle d'amoureux, comme « devant un miroir »<sup>17</sup>, pour permettre au vice d'exercer son pouvoir sur la vertu. « Je sentis bien qu'il fallait placer là un soupir et un regard douloureux ... J'ai déclaré que j'étais *perdu de vapeurs*; j'ai annoncé aussi un peu de fièvre. Il ne m'en coûte que de parler d'une voix lente et feinte. »<sup>18</sup> Pourtant, il n'est pas le parfait dandy-comédien, car il s'émeut. Il joue son jeu avec tant de foi que l'émotion l'étreint: « je m'étais livré à tel point que je pleurais aussi ». Il ne possède pas « le caractère de beauté... qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému »<sup>19</sup>.

15. *CBOC*, p. 1255.

16. *CBOC*, p. 1178.

17. *CBOC*, p. 1273.

18. *CLOC*, p. 57, 264.

19. *CBOC*, p. 1180.

Son dandysme n'apparaît que dans la recherche du pouvoir. Celle-ci est implicite dans son éternelle conquête des cœurs féminins, mais n'explique pas suffisamment l'énergie satanique qui l'anime et lui est régulièrement insufflée par M<sup>me</sup> de Merteuil.

L'amitié entre le héros et l'héroïne semble être le vrai motif de cette volonté de pouvoir. Valmont et la Merteuil sont unis, dès le début des *Liaisons*, par « une mission d'amour » ; « conquérir est [leur] destin, il faut le suivre » (*NLD*, 4). S'agit-il vraiment de conquêtes sentimentales ? Non, celles-ci sont un simple prétexte, un espace où l'action des héros peut se donner libre cours « pour le bonheur du monde ». Autrefois amants heureux, attachés l'un à l'autre, ils ont scellé « une rupture éternelle » et se sont juré « une amitié inviolable ». Ce pacte, extraordinaire en lui-même, n'évoque-t-il pas l'atmosphère des sociétés secrètes, si florissantes au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Elles étaient toutes plus ou moins fondées sur l'association de libertins supérieurs pour la satisfaction complice de leurs passions. Ceux-ci s'alliaient et recherchaient leurs victimes dans les classes vertueuses, mais demeuraient enchaînés par des conventions qui limitaient leur pouvoir. Animés d'un égoïsme absolu, d'une énergie puisée dans le mal, ils recherchaient le bonheur dans leur puissance de destruction<sup>20</sup>. C'est dans cet éclairage que nous percevons la « recherche du pouvoir » (*NLD*) chez Valmont et dans son association avec M<sup>me</sup> de Merteuil. Laclos ne nous indique-t-il pas que « Valmont comme tous les scélérats ne décelait pas ses complices » ?

M<sup>me</sup> de Merteuil est certes une parfaite complice. Ce qui la rend intéressante n'est pas sa supériorité évidente sur le frivole Valmont ; c'est sa révolte contre une société qui lui autorise seulement une personnalité d'apparat. À un âge où peu de jeunes filles ont pris conscience d'elles-mêmes, elle a résolu de se créer un moi unique, inaccessible aux autres et soumis à sa seule volonté. La jouissance de la vie ne l'intéresse pas, elle *veut savoir* (*NLD*, 81). Elle

20. Maurice Blanchot, *Lautréamont et Sade*, Paris, Editions de Minuit, 1963, p. 26.

étonne Valmont par sa puissance de volonté, mais ne s'agit-il pas plutôt de volonté de puissance ? « Tartuffe femelle, tartuffe de mœurs, tartuffe du XVIII<sup>e</sup> siècle », écrit Baudelaire, « chez qui tout ce qui est humain est calciné » (*NLD*) ; elle est « une Ève satanique ». En effet, au moment où nous la rencontrons avec Valmont, elle a puisé chez les philosophes et les moralistes toutes les connaissances nécessaires pour « ôter aux uns la volonté de [lui] nuire », « aux autres la puissance » ; de tous « ces tyrans détrônés », elle a fait ses esclaves. Valmont lui écrit qu'elle ferait « chérir le despotisme ». Elle dépasse la médiocrité dans la subjugation des autres ; elle a la « force malheureuse » de pousser ses excès jusqu'au crime. Ne tue-t-elle pas M<sup>me</sup> de Tourvel par écrit ? Elle représente ainsi l'autre aspect du dandysme baudelairien, celui qui « confine au spiritualisme et au stoïcisme » et au « caractère d'opposition et de révolte »<sup>21</sup>. Baudelaire nous dit : « La Merteuil a tué la Tourvel. » N'aurait-elle pas alors commis un crime déshonorable pour le dandy ? Car le dandy, « s'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être ; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable »<sup>22</sup>. Ce crime naît bien d'une source triviale. La raison, chez le monstre laclosien, est subordonnée à la volonté de puissance et son champ d'action se borne à venger la femme et maîtriser l'homme. La Merteuil est coupable en tant que dandy et en tant que femme, car « la femme qui veut toujours faire l'homme » est « signe de grande dépravation » (*NLD*). Baudelaire a déjà souligné ce caractère odieux de la femme, dans *Portraits de maîtresses*. Cette « bâtarde d'un prince » déjà animalisée de par son origine, était gâtée par une « ambition malséante et difforme. C'était une femme qui voulait toujours faire l'homme ». Pour Baudelaire, c'est l'homme qui doit maîtriser la femme, cet animal. Le poète n'est pas encore affranchi de certaines idées catholiques, déjà désuètes au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il suit Joseph de Maistre, pour qui « la femme ne peut être supé-

21. *CBOC*, p. 1178-1179.

22. *CBOC*, p. 1179.

rieure que comme femme; mais dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe »<sup>23</sup>.

Si l'opposition entre Merteuil et Valmont, si « la brouille de ces deux scélérats amène les dénouements » (*NLD*), elle est présente, en germe, dès le début des *Liaisons*: elle naît de la tension croissante de deux volontés assoiffées de pouvoir. Cette « mission d'amour » entreprise en commun pour « le bonheur du monde » est déviée de sa route par une intention égoïste et personnelle. M<sup>me</sup> de Merteuil est exaspérée par la résistance de Valmont, et lui l'est par la ténacité méprisante de cet androgyne viril. Elle ordonne dès le début: « Vous devriez venir ... prendre mes ordres à genoux », « vous n'avez plus qu'à me remercier et m'obéir », « j'exige que ... vous soyez chez moi »; à quoi Valmont répond: « Il n'est donc point de femme qui n'abuse de l'empire qu'elle a su prendre. » La gloire du succès les anime, et tous deux étalent leurs exploits pour s'exciter à les dépasser. Les insultes volent, acerbes, de part et d'autre, jusqu'au moment où M<sup>me</sup> de Merteuil écrase Valmont de son dédain: «Être orgueilleux et faible, il te sied bien de vouloir calculer mes moyens et juger de mes ressources » (*NLD*, 81). Si « la palme de la perversité reste à [la] femme » (*NLD*) comme l'affirme Baudelaire, cette femme demeure, selon les critiques, un héros cornélien, pour qui « il faut vaincre ou périr ». Et l'ennemi, c'est l'homme. Il faut donc l'asservir, l'humilier, le nier. Et Valmont, ce vaniteux, se laisse dominer par cette femme, lui sacrifie M<sup>me</sup> de Tourvel, pour étancher sa soif d'applaudissements et satisfaire son amour de la gloire (*NLD*).

\*  
\*   \*   \*

Quelle était l'intention de Laclos, en écrivant les *Liaisons*? À lire les lettres à M<sup>me</sup> de Riccoboni, la valeur moralisatrice de l'œuvre ne laisse aucun doute. Il s'agit bien de dévoiler le vice, de le dépeindre dans toute sa laideur, pour le combattre et en détourner le lecteur. Mais

23. Joseph de Maistre, *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre*, Paris, Vaufrères, 1869, t. I, p. 189.

ne sont-ce pas là les arguments de toutes les préfaces des romans réalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Crébillon fils, cinquante ans plus tôt, avait proclamé le même évangile, et ses successeurs le reprendront à leur compte. La plupart d'entre eux ne visaient qu'à se tailler une place respectable dans la littérature romanesque en imitant « le tableau de la vie humaine »<sup>24</sup>. Lorsqu'il déclare ses intentions, Laclos ne peut se permettre de dépasser les ambitions de son temps. Souvenons-nous que cet « homme vertueux, bon fils, bon père, excellent époux » (*NLD*), avait mené une vie orageuse. Si l'on en croit Dorothy Thelander, il eut une liaison avec sa petite voisine de seize ans, qui, en 1784, lui donnait un fils<sup>25</sup>. Ceci se passait à La Rochelle, au moment où Laclos s'intéressait à *l'Éducation des femmes*. Il avait alors quarante-trois ans et épousait, deux ans plus tard, la mère de son fils, Marie Soulange Duperré. Cet amour tardif et heureux, pour sa pauvre victime, nous révèle en Laclos, l'un des champions du respect de la femme. Dans cette société factice, la plupart des hommes considéraient la femme comme l'ennemi commun. Laclos rêvait d'un retour vers une liberté naturelle, où la femme, redevenue la compagne de l'homme, serait son égale. N'a-t-il pas accusé l'homme d'avoir forgé les maillons de ses lourdes chaînes, de s'être fait « bourreau de lui-même » ? « Les hommes ont voulu tout perfectionner, et ils ont tout corrompu, ils se sont chargés de chaînes, et ils se sont plaints d'être accablés sous leur poids. »<sup>26</sup> Car si la « nature ne crée que des êtres libres ; la société ne fait que des tyrans et des esclaves »<sup>27</sup>. Et « dans toute société, les femmes sont esclaves ; ... le propre de l'esclavage est de rendre l'esclave ennemi de la société »<sup>28</sup>. Baudelaire a, lui aussi, souligné ces relations malades dans *le Voyage et le Vampire* :

24. Georges May, *le Dilemme du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, et New Haven, Yale University Press, 1963, p. 108-112.

25. Dorothy Thelander, *Laclos and the Epistolary Novel*, Genève, Librairie Droz, 1963, p. 38.

26. *CLOC*, p. 407.

27. *CLOC*, p. 433.

28. *CLOC*, p. 405.

*La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide, [...]*  
*L'homme, tyran goulu, [...]*  
*Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout ;*  
 — *Infâme à qui je suis lié*  
*Comme le forçat à la chaîne,*

mais, sans aucune intention de retour à la liberté des sociétés d'autrefois. Bien au contraire, il semble avoir souhaité le maintien de l'esclavage de la femme, et il affirme, en vrai disciple de Sade, « la nécessité de battre les femmes »<sup>29</sup>. Pour justifier et maintenir la souveraineté masculine, il refuse à l'homme, « bourreau de lui-même », le droit à la libération :

*Tu n'es pas digne qu'on t'enlève*  
*À ton esclavage maudit,*  
*Imbécile! ...*

Quant à Laclos, il dénonce déjà, dans un essai sur les femmes, qui précède la pensée des *Liaisons*, la dépravation de la femme qui a préféré « les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable ». La révolte contre l'homme et la société, symbolisée par M<sup>me</sup> de Merteuil, est en elle-même une aberration et l'aboutissement logique de cette servitude d'où la femme ne peut s'échapper, sans le consentement de l'homme.

L'intention féministe de Laclos en masque sans doute une autre, plus ambitieuse. Rappelons-nous qu'il appartenait à la franc-maçonnerie et qu'il ne pouvait ignorer les activités vertueuses et démocratiques de cette société. A-t-il songé, comme le croit Baudelaire, à dépeindre la dégradation physique et morale d'une aristocratie languissante et la faiblesse d'une bourgeoisie encore incertaine de sa puissance ? Bien qu'il soit difficile d'oublier que les *Liaisons* parurent sept ans avant la Révolution, Seylaz nie la portée révolutionnaire du roman. M<sup>me</sup> de Tourvel, symbole de la femme naturelle chère à Laclos, appartient à la haute bourgeoisie et nulle part dans le roman une différence de classe ne nous est sensible. Si elle symbolise la vertu et la sincérité, M<sup>me</sup> de Rosemonde et M<sup>me</sup> de

29. *CBOC*, p. 1295.



Volanges sont, elles aussi, des femmes vertueuses<sup>30</sup>. C'est exact. Laclos nous les présente vertueuses, mais il n'oublie pas de nous faire remarquer que leur âge ne leur permet plus les égarements de la jeunesse. De plus, nous ne pouvons oublier ses œuvres politiques, publiées après 1790. Là, il nous apparaît sincère partisan de l'égalité et de la liberté :

Grâce soit rendue à ceux qui ont déterminé la fuite du roi ;... il apprend à l'homme ignorant, comme à l'homme le plus éclairé, que la nature ne fait ni des rois ni des sujets, qu'elle ne dit pas, au moment de la naissance, à tel individu : tu commanderas à tes frères ; à tel autre : tu serviras sous ton semblable.<sup>31</sup>

S'il tient à sauvegarder une monarchie constitutionnelle, ce n'est que pour maintenir avec jalousie la liberté individuelle :

Je veux une monarchie pour maintenir l'égalité entre les différents départements... je voudrais encore une monarchie pour maintenir l'égalité entre les personnes ; je voudrais une monarchie pour me garantir contre les grands citoyens ; je la voudrais pour ne pas avoir à me décider un jour, et très prochainement entre César et Pompée ; je la voudrais pour qu'il y ait quelque chose au-dessus des grandes fortunes, quelque chose au-dessus des grands talents... et, ce quelque chose, je veux que ce soit une véritable magistrature, l'ouvrage de la loi... et non le produit ou de vertus dangereuses ou de crimes heureux ...<sup>32</sup>

Il est difficile de supposer que la pensée de Laclos atteint d'un coup son plein développement, à l'avènement de la Révolution. Elle était déjà formée, au temps des *Liaisons dangereuses*, et s'est donné libre cours sous une forme romanesque. Si Baudelaire n'exprime pas toute sa pensée, dans les mots : « Livre d'histoire, de sociabilité terrible ... sous le badin et le convenable » (*NLD*), il suppose que les *Liaisons* révélaient l'état d'esprit latent d'une certaine période de l'histoire des peuples. Car il rappelle en effet que :

30. Jean-Luc Seylaz, *les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos*, Genève, Librairie Droz, et Paris, Librairie Minard, 1965, p. 87-88.

31. *CLOC*, p. 601.

32. *CLOC*, p. 626-627.

il ne faut jamais oublier que les nations, vastes êtres collectifs, sont soumises aux mêmes lois que les individus. Comme l'enfance, elles vagissent, balbutient, grossissent, grandissent. Comme la jeunesse et la maturité, elles produisent des œuvres sages et hardies. Comme la vieillesse, elles s'endorment sur une richesse acquise. Souvent il arrive que c'est le principe même qui a fait leur force et leur développement qui amène leur décadence, surtout quand ce principe, vivifié jadis par une ardeur conquérante, est devenu pour la majorité une espèce de routine.<sup>33</sup>

Quel est donc ce principe dénoncé par Laclos et si bien compris de Baudelaire ? N'est-ce pas l'envers de cet amour de nous-mêmes qui fait « qu'on peut chercher hors de soi son bonheur ; on peut s'aimer hors de soi davantage que son existence propre ; on n'est point à soi-même son unique objet »<sup>34</sup>. Cette recherche du bonheur qui vient « de l'amour de nous-mêmes nous [donne] aux choses » et s'exerce dans la pratique de la vertu pour le bien de la société. La vertu se manifeste dans l'amour de la gloire « qui vient du sentiment de notre vide et de notre imperfection ... et qui veut nous agrandir au dehors »<sup>35</sup>. C'est elle qui a fait la grandeur des Romains et, retournée contre elle-même, a amené leur décadence. La volonté de puissance qui rayonnait dans le culte de l'action, le courage et l'héroïsme pour l'amour de la patrie ont laissé place à l'amour-propre qui « subordonne tout à ses commodités et à son bien-être ; et... veut que les choses se donnent à nous et se fait le centre de tout »<sup>36</sup>. Laclos nous dit bien qu'il ne voulait pas avoir à choisir entre César et Pompée et qu'il désire « une véritable magistrature ... et non le produit ... de vertus dangereuses ». Car c'est bien ce déploiement de puissance qui a rendu criminels un Catilina et un César.

L'esprit du romancier et celui du poète se rencontrent de nouveau dans le dandysme des *Liaisons*. Pour notre poète, c'est

33. *CBOC*, p. 959-960.

34. Vauvenargues, *Œuvres*, Paris, Le Club français du livre, 1957, p. 76.

35. *Ibid.*, p. 80.

36. *Ibid.*, p. 76.

une institution vague ... très-ancienne, puisque César, Catilina, Alcibiade nous en fournissent des types éclatants.<sup>37</sup>

Il apparaît surtout aux époques transitoires où la démocratie n'est pas encore toute-puissante, où l'aristocratie n'est que partiellement chancelante et avilie ... [C'] est le dernier éclat d'héroïsme dans les décadences ... ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, de ce besoin, trop rare chez ceux d'aujourd'hui, de combattre et de détruire la trivialité.<sup>38</sup>

Si Baudelaire considère les *Liaisons* comme un « livre de moraliste », c'est sans doute parce qu'il a révélé l'aspect coupable du dandysme de tous les âges dans le duo Valmont-Merteuil. Nulle part ailleurs dans la littérature, la volonté de puissance n'est dirigée avec autant de duplicité féroce vers la destruction et l'anéantissement des individus, dans un but personnel et pour l'amour de la gloire. Mais ne serait-ce pas aussi pour avoir révélé un aspect inavoué de la personnalité humaine ?

\*

\*   \*   \*

Chez le poète admirateur de Laeolos, nous retrouvons certaines attitudes bien chères aux personnages du romancier. Ancêtres de son dandysme, ils ont su lui communiquer les qualités et les défauts de leur puissante personnalité. Nous avons déjà observé chez ces roués du XVIII<sup>e</sup> siècle une attitude que Baudelaire a fait sienne, qu'il a perfectionnée, épurée, pour atteindre à réaliser l'idéal de « grand-prêtre du dandysme ».

Cette volonté de puissance, cette soif de gloire, qu'ils ordonnaient à des fins perverses, lui, les a transposées dans ses aspirations de poète. Bien que l'épisode de l'hôtel Pimodan soit né d'un besoin intense de satisfaire son goût du beau et du luxe, de satisfaire

un goût immodéré de la toilette et de l'élégance matérielle, [c]es choses ne sont pour le parfait dandy qu'un symbole de la supériorité aristocratique de son esprit. ... C'est avant tout le besoin ardent de se faire une ori-

37. *CBOC*, p. 1177.

38. *CBOC*, p. 1179.

ginalité ... C'est une espèce de culte de soi-même ... ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain ... <sup>39</sup>

Cet orgueil s'est manifesté dans la croyance en son génie, dans la création d'une œuvre d'art unique dans l'histoire de la littérature. Alors que sa vie a été marquée dès sa plus tendre jeunesse par une tendance malade à l'ajournement, sa volonté demeurerait tendue vers le désir du « travail journalier », car : « L'inspiration est décidément la sœur du travail journalier. »

En 1846, jeune encore, le sentiment de son impuissance ne l'accablait pas et il croyait au succès : « Ceux qui disent : J'ai du guignon, sont ceux qui n'ont pas encore eu assez de succès et qui l'ignorent. » <sup>40</sup> Deux ans plus tard, alors que les soucis d'argent le hantent, il écrit à sa mère : « ... je suis convaincu que mes dettes seront payées, et que ma destinée s'accomplira glorieusement » <sup>41</sup>. Et en 1856 :

Mon libraire crie comme un enragé contre la dépense que je fais à l'imprimerie, et contre mes lenteurs. Mais je suis décidé à toujours faire ainsi, c'est-à-dire ma volonté ... *littérairement* du moins. <sup>42</sup>

... j'ai une soif diabolique de jouissances, de gloire et de puissance. <sup>43</sup>

En août 1862, il affirme encore : « n'aimer que la gloire, travailler sans cesse, même *sans espoir de salaire*, supprimer tout plaisir et devenir ce qu'on appelle un grand type de grandeur » <sup>44</sup>. En décembre 1863, affaibli, malade, il confie à sa mère : « ... le seul sentiment par lequel je me sente encore vivre, est un *vague* désir de célébrité, de vengeance et de fortune » <sup>45</sup>, et le 1<sup>er</sup> janvier 1865 : « je ne veux revenir en France que *glorieusement* » <sup>46</sup>, et enfin, le 4 mai de la même année : « Il y a beaucoup de gens qui considèrent ou font semblant de considérer la gloire comme une chose

39. *CBOC*, p. 1178-1179.

40. *CBOC*, p. 477.

41. Baudelaire, *Correspondance générale*, 6 vol., Paris, Louis Conard, 1947-1953, t. I, p. 110.

42. *Ibid.*, t. I, p. 364.

43. *Ibid.*, t. I, p. 402.

44. *Ibid.*, t. IV, p. 98.

45. *Ibid.*, t. IV, p. 219.

46. *Ibid.*, t. V, p. 3.

vaine. Pour moi, j'avouerais simplement qu'elle me paraît le bien le plus positif et le plus solide du monde, mais peut-être le plus difficile à acquérir.»<sup>47</sup> Son *Vouloir tous les jours être le plus grand des hommes!* révèle une volonté de puissance tendue vers la gloire littéraire. N'éprouve-t-il pas l'ambition de Laclos, lorsqu'il écrit à sa mère, le 1<sup>er</sup> avril 1861 :

... un grand livre auquel je rêve depuis deux ans : *Mon cœur mis à nu*, et où j'entasserai toutes mes colères. Ah! si jamais celui-là voit le jour, *les Confessions de J.J.* paraîtront pâles. Tu vois que je rêve.<sup>48</sup>

Cette volonté de puissance dans la réalisation artistique est accompagnée du désir de posséder, d'assagir en lui l'homme naturel, car : « Être un grand homme et un saint pour soi-même, voilà l'unique chose importante. »<sup>49</sup> Voilà la chose dont se préoccupait M<sup>me</sup> de Merteuil : corriger sa nature, tout en l'exaltant, et la contraindre à des actions de saint déchu : « mes principes ... je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage » (*NLD*, 81). En vrai dandy, elle aspirait à l'« insensibilité » et possédait « une intelligence subtile de tout le mécanisme moral de ce monde »<sup>50</sup>, afin de le mieux maîtriser et d'exercer son pouvoir sur l'ignorante vertu. Baudelaire désire aussi exercer son pouvoir sur l'« Hypocrite lecteur, — [son] semblable, — [son] frère ! ». Comme Laclos, il entreprend une œuvre de *démystification*, et révèle à l'homme « son vrai visage »<sup>51</sup>, mais dans un but moins vague. L'attaque est directe, choquante ; il devra se tromper ou consentir à écouter la voix de sa conscience. Elle lui crie que :

*C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !  
La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,  
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,*

et si le crime n'a pas encore dirigé nos actions,

*C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.*

47. Baudelaire, *Correspondance générale*, t. V, p. 85.

48. *Ibid.*, t. III, p. 266-267.

49. *CBOC*, p. 1289.

50. *CBOC*, p. 1160.

51. Jean-Luc Seylaz, *op. cit.*, p. 94.

Baudelaire a pourtant cru qu'il « y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan »<sup>52</sup>. Mais dans ce poème de démystification, nous ne retrouvons que la postulation vers Satan. Il n'y a qu'un visage à l'âme de l'hypocrite lecteur qui s'endort « sur l'oreiller du mal ». Comme M<sup>me</sup> de Tourvel,

... le riche métal de notre volonté  
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.  
... Satan Trismégiste.

De même, dans *le Peintre de la vie moderne* :

Le mal se fait sans effort, *naturellement*, par fatalité ; le bien est toujours le produit d'un art ... La vertu, au contraire, est *artificielle*, surnaturelle, puisqu'il a fallu, dans tous les temps et chez toutes les nations, des dieux et des prophètes pour l'enseigner à l'humanité animalisée, et que l'homme, *seul*, eût été impuissant à la découvrir.<sup>53</sup>

Ce n'est pas le mal qui nous effraie, c'est la souffrance, la loi, l'enfer. Les préjugés nous enchaînent au bien, mais non l'amour de la vertu. Ce besoin intense de jouissance dans le mal nous porte à haïr la vertu parfaite, anormale, inhumaine, conscience et juge implacable du mal. Elle ne fait de la vie qu'un long chemin monotone et hideux. Elle n'est qu'un mensonge horrible et nous conduit vers le crime tout autant que le vice. Tel est bien le dandy de *Portraits de maîtresses*, cet « homme d'aspect doux et posé, d'une physionomie presque cléricale ... dont le regard dit : « Je veux ! » ou « Il faut ! » ou bien : « Je ne pardonne jamais ! ». Devons-nous voir dans cet assassinat la destruction symbolique de la conscience innée du Bien et du Mal, de cette direction intérieure qui permettait à George Sand, « grosse bête », « de se fier à son bon cœur et à son bon sens »<sup>54</sup> ? Ce dandy ne doit-il, comme M<sup>me</sup> de Merteuil, « vaincre ou mourir » ? Il doit échapper à l'« horreur que cet être vertueux lui inspirait » : horreur de la timidité, de la trivialité, de la médiocrité, de la vertu stupide, conventionnelle, terre

52. *CBOC*, p. 1277.

53. *CBOC*, p. 1183.

54. *CBOC*, p. 1281.

à terre, incapable de ces grands élans de l'âme vers l'Infini, incapable de dépasser sa condition de reptile effrayé et satisfait.

Seylaz voit dans les *Liaisons* une attaque contre « les préjugés du temps : ... la supériorité de la vertu sur le vice ... la croyance traditionnelle en l'innocence et en la pureté des êtres jeunes »<sup>55</sup>. Baudelaire a, lui aussi, mis à jour la sensualité enfantine. *Les Vocations* nous laissent entrevoir la part importante que jouait déjà le monde des sensations dans la vie de cet enfant précoce. Alerté aux impressions nuancées, recueillies, enrichies par son corps de sensible nerveux, il se complaît aux abords de cet univers inconnu : la femme. Le toucher, la vue et l'odorat le livrent tour à tour à ces jouissances molles et caressantes dont les délices feront bientôt l'« extase de sa vie ». Il s'est enivré du « singulier effet ... de n'être pas couché seul et d'être dans un lit avec sa bonne, dans les ténèbres ». Il s'est amusé, « pendant qu'elle dormait, à passer [sa] main sur ses bras, sur son cou et sur ses épaules ... et la peau en est si douce, si douce, qu'on dirait du papier à lettre ou du papier de soie ». Il a plongé sa « tête dans ses cheveux qui pendaient dans son dos, épais comme une crinière, et [qui] sentaient aussi bon ... que les fleurs du jardin »<sup>56</sup>, comme il la plongera, plus tard, dans la chevelure de Jeanne. Il a eu le « goût précoce des femmes » : « Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme ... j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce. »<sup>57</sup>

Pour Baudelaire, la volonté de puissance des personnages de Laclos s'exerce dans leurs relations amoureuses. Loin de nous dépeindre l'amour sous un aspect alléchant, comme il est de rigueur de le croire, Laclos, tout au contraire, poursuit son œuvre de *démystification* et s'applique à nous révéler ces relations dans toute leur laideur. Tout, dans les *Liaisons*, éloigne la femme de l'homme, la victime du bourreau, l'esclave du tyran. Valmont, le bourreau, le tyran, « se glorifie et chante son futur triomphe »

55. Jean-Luc Seylaz, *op. cit.*, p. 93.

56. *CBOC*, p. 282-283.

57. *CBOC*, p. 1259.

(*NLD*). « Je la montrerai, dis-je, oubliant ses devoirs ... Je ferai plus, je la quitterai ... Voyez mon ouvrage et cherchez-en dans le siècle un second exemple ! ... » (*NLD*, 115). Et le poète s'est appliqué, à l'instar de Laclos, à révéler l'aspect sordide et misérable de ce qu'on appelle l'amour, les souffrances infligées, avec art, à l'objet de ce sentiment de douteuse origine. Mais il n'y a pas lieu de rapprocher les divers cycles féminins des *Fleurs du mal*, de l'expérience Valmont-Tourvel. Le sadisme, la soif de vengeance, évidents dans les poèmes, doivent être interprétés comme le résultat de souffrances vécues et non la conséquence d'une vanité froissée. Les tortures émotives que Valmont se complait à imaginer pour sa pauvre victime consistent, selon la formule des critiques, à lui imposer « la loi de ses calculs ». Le sadisme de Baudelaire s'identifie à celui de son auteur, Sade.

Cependant, nous sommes contraints de remarquer quelques analogies entre les *Liaisons* et la liaison Baudelaire-Sabatier, du moins si nous faisons abstraction de l'origine des relations amoureuses dans les deux cas. M<sup>me</sup> Sabatier et M<sup>me</sup> de Tourvel ont toutes deux le pouvoir de faire renaître dans les cœurs meurtris, les jours heureux du paradis perdu.

... je croyais mon cœur flétri ; et ne me trouvant plus que des sens, je me plaignais d'une vieillesse prématurée. M<sup>me</sup> de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse.<sup>58</sup>

*Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,  
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,  
A la très-belle, à la très-bonne, à la très-chère,  
Dont le regard divin t'a soudain refléuri ?*<sup>59</sup>

Elles symbolisent toutes deux la femme idéale.

Ah ! laissez-moi vous croire parfaite ; c'est le seul plaisir qui me reste.<sup>60</sup>

*Laissez-moi, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge.*<sup>61</sup>

58. *CLOC*, p. 22.

59. *CBOC*, p. 41.

60. *CLOC*, p. 56.

61. *CBOC*, p. 39.



Elles tombent de leur piédestal pour avoir eu le malheur de se laisser bercer par des voix masculines à la recherche d'une muse ou de « nouveau ... au fond de l'Inconnu ».

Ah ! le temps ne viendra que trop tôt, où, dégradée par sa chute, elle ne sera pour moi qu'une femme ordinaire.<sup>62</sup>

Et enfin, enfin, il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme, maintenant.<sup>63</sup>

Jean Pommier a souligné ce parallèle : « Qui sait si *Les Liaisons Dangereuses* n'ont pas été pour quelque chose, ... dans son aventure avec *La Présidente* ? Il voyait en M<sup>me</sup> de Tourvel un type « grandiose », « attendrissant », vers l'époque où son roman avec M<sup>me</sup> Sabatier se hâtait vers son dénouement. » Et Jean Pommier ne craint pas d'appuyer sur l'« instinct imitateur » de Baudelaire « jusque dans sa conduite »<sup>64</sup>. Peut-être possédait-il cet « instinct imitateur » ; mais il ne faut pas oublier que, déjà en 1847, Baudelaire s'adressait à Marie Daubrun en des termes bien proches des poèmes consacrés à M<sup>me</sup> Sabatier : « J'étais mort, vous m'avez fait renaître ... J'ai puisé dans votre regard d'ange des joies ignorées »<sup>65</sup>. Il n'est pas impossible que la lecture de Laclos ait donné corps à cette soif d'amour idéalisé, à ce désir ardent de malade épuisé par un amour passionné.

Quant à la conception baudelairienne de l'acte de l'amour, elle s'apparente à celle qui préside à l'expérience Valmont-Tourvel, et la rejoint dans son horreur.

Il y a dans l'acte de l'amour une grande ressemblance avec la torture ou avec une opération chirurgicale.<sup>66</sup>

— Epouvantable jeu où il faut que l'un des joueurs perde le gouvernement de soi-même !

[...] Celui-là, ou celle-là, c'est l'opérateur, ou le bourreau ; l'autre, c'est le sujet, la victime.

[...] plaisir d'orgueil ! [...] volupté d'humilité !<sup>67</sup>

62. *CLOC*, p. 216.

63. Baudelaire, *Correspondance générale*, t. II, p. 93.

64. Jean Pommier, *Dans les chemins de Baudelaire*, Paris, José Corti, 1945, p. 357.

65. Baudelaire, *Correspondance générale*, t. I, p. 103.

66. *CBOC*, p. 1257.

67. *CBOC*, p. 1249.

Depuis le début des *Liaisons*, la conquête de M<sup>me</sup> de Tourvel, la victime, nous apparaît en effet comme une opération chirurgicale par le bourreau, Valmont. M<sup>me</sup> de Merteuil ne lui rappelle-t-elle pas que « l'amour est comme la médecine : *seulement l'art d'aider à la nature* » ? Plusieurs fois, M<sup>me</sup> de Tourvel se trouve indisposée, prétexte des maux de tête, s'alite comme une grande malade. Valmont est introduit dans la chambre de la « feinte malade aux yeux très abattus ». Elle croit avoir « un peu de fièvre ». M<sup>me</sup> de Rosemonde engage Valmont « à lui tâter le pouls en vantant beaucoup ses connaissances en médecine ». Ses maux s'accroissent : les migraines deviennent fortes, elle a des accès d'humeur, « un refoulement de douleurs ». Lorsqu'il lui parle d'amour, elle tremble. « La pauvre femme ! elle se voit mourir. » Sa voix devient faible, elle prononce des discours « rares et entrecoupés », jusqu'au moment où le regard « éteint », elle tombe à demi évanouie dans ses bras et se dégage « avec une force convulsive, la vue égarée ». Elle est baignée de pleurs, sanglote et lui demande de la sauver, lui, le chirurgien, le bourreau. Ses « membres se sont raidis et de violentes convulsions » l'ont secouée. Nous croyons entendre Baudelaire : « Et que trouvez-vous de pire dans la question appliquée par de soigneux tortionnaires ? »<sup>68</sup>. Si elle résiste à Valmont, c'est malgré tout faiblement. De plus, elle croit à l'amour et aux bons sentiments. Aussi lui permet-elle la visite fatale : elle s'évanouit dans ses bras et ne revient à elle que « déjà livrée à son heureux vainqueur », l'opération chirurgicale menée à bien par l'anesthésie de la conscience. À son réveil, la malade offre « une résistance vraiment effrayante... une roideur immobile » à laquelle succèdent « la terreur, la suffocation, les convulsions, les sanglots et quelques cris par intervalle... », si bien, poursuit Baudelaire, que « l'ivresse, le délire, l'opium, dans leurs furieux résultats, ne vous en donneront certes pas d'aussi affreux, d'aussi curieux exemples »<sup>69</sup>. Et le « plaisir d'orgueil » de l'« opérateur » s'accroît lorsque la « victime », en toute humilité, lui déclare :

68. *CBOC*, p. 1249.

69. *CBOC*, p. 1249.

« je ne puis plus supporter mon existence, qu'autant qu'elle servira à vous rendre heureux. Je m'y consacre tout entière : de ce moment je me donne à vous, et vous n'éprouverez de ma part ni refus, ni regrets »<sup>70</sup>. Si Baudelaire dénonce l'aspect féroce de l'amour, n'est-ce pas parce que pour lui, comme pour Samuel Cramer, « l'amour était ... moins une affaire des sens que du raisonnement. C'était surtout l'admiration et l'appétit du beau »<sup>71</sup>.

Aussi, dans *le Duellum*, en condamne-t-il la forme guerrière, si bien illustrée dans les rapports Valmont-Merteuil et Valmont-Tourvel. Valmont connaît les « vrais principes de cette guerre ... si semblable à l'autre »<sup>72</sup>. Les termes belliqueux abondent dans la narration du dernier assaut contre M<sup>me</sup> de Tourvel. M<sup>me</sup> de Merteuil elle-même lance un « ultimatum sur le renouvellement du traité » que lui propose l'amant qu'elle aime peut-être encore. Lorsque « le moment de la franchise est arrivé » et qu'il s'agit de décider entre « la paix et l'union » ou « une véritable déclaration de guerre », elle lui déclare « la guerre ». Bien qu'Antoine Adam s'oppose, pour *Duellum*, à la futilité d'une recherche des sources poétiques, ne nous est-il pas permis de croire, malgré tout, que le vocabulaire et le comportement des amants de Laclos ont trouvé un écho dans la vie personnelle de Baudelaire ? En 1858, date de publication du poème, il vivait ses batailles journalières avec Jeanne. Il était en proie aux affres « des cœurs mûrs par l'amour ulcérés ! » ; il s'était engagé, depuis 1856, dans une étude sérieuse des *Liaisons dangereuses*.

Une autre forme de l'amour, celui de Baudelaire pour les vieilles femmes, ne peut-il se rapprocher de celui de M<sup>me</sup> de Merteuil ? *Les Petites Vieilles*, *le Désespoir de la vieille*, *les Veuves*, composés au temps où il est sans doute sous l'influence des *Liaisons*, présentent une attitude toute différente de celle qu'il ressentait, jeune homme. Lorsque par la bouche de Samuel Cramer, il affirmait : « Ma tante, cruelle comme toutes les femmes vieilles et envieuses, qui sont réduites à admirer un spectacle où jadis elles furent

70. *CLOC*, p. 303.

71. *CBOC*, p. 509.

72. *CLOC*, p. 302.

actrices, et à contempler les jouissances qu'on leur refuse »<sup>73</sup>, il n'avait certes ni la complaisance, ni la compassion que nous lui connaissons « pour les vieilles femmes, ces êtres qui ont beaucoup souffert par leurs amants, leurs maris, leurs enfants, et aussi par leurs propres fautes »<sup>74</sup>. Baudelaire écrivait à sa mère en mars 1862: « Ce qui est démontré pour moi, c'est que les femmes ne sont intéressantes que quand elles sont très vieilles. »<sup>75</sup> Ni lui, ni M<sup>me</sup> de Merteuil n'ont plus à souffrir de la femme âgée en tant que maîtresse ou rivale. M<sup>me</sup> de Merteuil se rapproche d'elle autant par « inclination » que par « intérêt ». Pour elle, il « n'est pas vrai que *plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent sévères* »<sup>76</sup>. Elle remarque dans la classe la plus rare, les femmes qui ont pris soin de « nourrir leur raison », et de « se créer une existence » en dehors de la nature, telle la veuve de notre poète qui « cherchait dans les gazettes, avec des yeux actifs, jadis brûlés par les larmes, des nouvelles d'un intérêt puissant et personnel »<sup>77</sup>. La compassion de Baudelaire pour les vieilles femmes, à l'époque des *Petits poèmes en prose*, explique sa généreuse attitude envers M<sup>me</sup> de Rosemonde. Cependant, si les femmes de M<sup>me</sup> de Merteuil « parviennent en quelque sorte à se rapprocher de la jeunesse en s'en faisant aimer », il leur refuse toute consolation et les voit condamnées à une « solitude éternelle » et faisant « horreur aux petits enfants [qu'elles veulent] aimer »<sup>78</sup>.

Doit-on, pour le poète, parler de volonté de puissance dans le mal ou plutôt de la connaissance du mal retournée vers la conscience, la cruauté de se comprendre, de pénétrer au fond de son propre cœur ? La torture de la connaissance que la Merteuil et Valmont infligent à tous les personnages, Baudelaire la dirige contre lui-même. Il se regarde et subit le

*Tête-à-tête sombre et limpide  
Qu'un cœur devenu son miroir!*

73. *CBOC*, p. 498.

74. *CBOC*, p. 533.

75. Baudelaire, *Correspondance générale*, t. IV, p. 71.

76. *CLOC*, p. 268.

77. *CBOC*, p. 245.

78. *CBOC*, p. 232.

Il jouit de sa propre intelligence, se dédouble et admire son pouvoir satanique :

*Soulagement et gloire uniques,  
— La conscience dans le Mal!*

Et comme eux, n'est-il pas vaincu? N'est-il pas tout mal?

*... un faux accord  
Dans la divine symphonie.*

Mais là s'arrête tout parallèle entre Baudelaire et les dandys de Laclós. Si, comme lui, ils deviennent victimes de leur œuvre de destruction, les châtements qu'ils subissent leur sont imposés de l'extérieur et ne relèvent nullement de ce châtement intérieur, infligé par un cœur sensible et aimant. Les qualités de courage et de gaieté que nous admirons chez don Juan, Valmont ne les possède pas. Bien qu'il soit don Juan, il ne brille ni par son charme, ni par son humanité. Seule fonctionne son intelligence, pour la conquête et la destruction de sa malheureuse victime<sup>79</sup>. M<sup>me</sup> de Merteuil et Valmont ne sont qu'intelligence pure. Ils se font Dieu pour gouverner, maîtriser les autres et « [tenir] les fils qui les remuent ». S'ils sont en quête d'absolu, ce ne peut être que dans la volonté de puissance.

Baudelaire a-t-il vu en eux que :

les vices de l'homme, si pleins d'horreur qu'on les suppose, contiennent la preuve (quand ce ne serait que leur infinie expansion!) de son goût de l'infini; seulement, c'est un goût qui se trompe souvent de route. C'est dans cette dépravation du sens de l'infini que gît, selon [lui], la raison de tous les excès coupables.<sup>80</sup>

Ces excès, Laclós et Baudelaire les ont tous deux dévoilés et condamnés. Car ils ont reconnu dans la volonté de puissance, la source de destruction des sociétés affaiblies. En effet, *les Liaisons dangereuses* demeureront, à travers les siècles, un « livre d'histoire, ... de sociabilité, terrible, ... aussi profond que les plus profonds ».

MARGUERITE-MARIE D. STEVENS

79. C.G. Gresghoff, « The Moral Structure of *Les Liaisons Dangereuses* », *The French Review*, vol. 37, février 1964, p. 395-396.

80. *CBOC*, p. 348-349.